

MICHEL MOHRT

de l'Académie française

**LA GUERRE
CIVILE**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

MONTHERLANT, « HOMME LIBRE »
LE NOUVEAU ROMAN AMÉRICAIN
LA PRISON MARITIME, grand prix du roman de l'Académie française
LA CAMPAGNE D'ITALIE
L'OURS DES ADIRONDACKS
L'AIR DU LARGE, grand prix de la Critique
UN JEU D'ENFER
DEUX INDIENNES À PARIS
LES MOYENS DU BORD
LA MAISON DU PÈRE

Chez d'autres éditeurs

LES INTELLECTUELS DEVANT LA DÉFAITE DE 1870 (*Corréa*)
LE RÉPIT (*Albin Michel*)
MON ROYAUME POUR UN CHEVAL (*Albin Michel*)
LES NOMADES (*Albin Michel*)
LE SERVITEUR FIDÈLE (*Albin Michel*)
MARIN-LA-MESIÉE (*Pierre Horay*)

LA GUERRE CIVILE

MICHEL MOHRT
de l'Académie française

LA GUERRE
CIVILE

roman

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
vingt exemplaires sur vélin pur chiffon de Rives Arjomari-Prioux
numérotés de 1 à 20.*

A Françoise

« Et c'est pour cela que la guerre civile nous attire, car elle se présente comme un oracle, sombrement explicite et menaçant, de notre destin personnel et national. »

Robert Penn Warren
L'Héritage de la Guerre civile

« Le monde était bouleversé mais il arrive que le retentissement des catastrophes publiques, en se mêlant aux joies de la jeunesse, en redouble le charme ; on se livre d'autant plus aux plaisirs qu'on se sent près de les perdre. »

Chateaubriand
Mémoires d'outre-tombe

I

Dans les années d'avant-guerre, la Faculté de droit se trouvait dans l'ancien archevêché, bel hôtel du XVIII^e siècle proche du jardin public. Je traversais celui-ci chaque jour pour me rendre aux cours, c'était dans les derniers jours d'octobre 1934, les arbres avaient encore leurs feuilles d'automne. Il y avait de grands cèdres, des prunus groupés par trois, des ifs à la base desquels des chrysanthèmes rouge et or se détachaient sur le feuillage sombre, presque noir. Passé l'orangerie et les serres, je voyais à travers les branches des tilleuls qui commençaient à se dénuder le clocher de l'église Saint-Melaine, surmonté d'une statue de la Vierge. Je franchissais la porte ouverte dans les hautes grilles aux motifs dorés qui fermaient le parc, traversais la place au bout de laquelle s'élevait la Faculté.

Nos professeurs faisaient leurs cours en robe rouge. Ils entraient dans la salle précédés d'un appariteur qui se tenait debout, au fond de la salle, prêt à intervenir en cas de chahut. Pendant une heure on n'entendait que le grattement des plumes sur les cahiers et la voix du professeur racontant les mésaventures conjugales de Titius et de Titia, ou bien nous entraînant à sa suite dans la petite tour de la Conciergerie où se tenait une cour de justice que l'on appelait pour cette raison : la Tournelle.

« La Tournelle... », répétait notre professeur d'histoire du droit, visiblement enchanté de la poétique appellation de cette juridiction médiévale.

Venaient ensuite les physiocrates aux noms fleuris : Lemercier de la Rivière, Quesnay, l'Abbé Baudot... Nous donnions un

coup de chapeau à Gide (l'oncle), transportant ses six seaux d'eau... Marx nous retenait un instant.

Je suis certain d'avoir remarqué Olivier du Trieux dès le premier jour. Il était de taille moyenne mais se tenait très droit, la tête rejetée en arrière, l'œil couleur tabac, presque jaune, avec quelque chose de fier et de provocant dans son attitude. Il se tenait un peu à l'écart de ses camarades quand, entre deux cours, nous nous levions pour nous détendre un instant. Je le voyais prêt à se mettre en garde et, le bras tendu, se fendre pour un contre-de-sixte... Mais c'est sans doute un peu plus tard, quand j'appris que mon camarade allait à la salle d'armes, que je le vis dans cette attitude. Sa mise tranchait sur celle de la plupart des étudiants. On y voyait de la recherche dans le choix d'une cravate, l'harmonie des couleurs. Je remarquai assez vite qu'il plaisait aux étudiantes bien qu'il fût réservé, au point de paraître timide. Il avait parfois autour de lui une petite cour de trois ou quatre jeunes filles.

Tout de suite, je me sentis attiré par lui et cherchai à le connaître. Notre amitié, qui devait durer tout ce temps de nos études et des années au-delà, bien que les circonstances de la vie nous aient séparés, a pris naissance dans l'amphithéâtre de première année, dans l'embrasement d'une des grandes fenêtres où il se tenait d'habitude — à moins que ce ne fût dans le petit café où nous allions manger des croissants et boire un café crème, entre deux cours.

Je revois ce café situé dans une rue sombre, pavée. Des croque-morts en casquette noire et le cocher du catafalque, le bicorne de travers, le fouet dans le creux du bras, engoncé dans un manteau à carrick soutaché de galons d'argent, mangeaient des crêpes fourrées de harengs saurs en buvant des verres de rhum. Ils attendaient la fin d'une messe d'enterrement qui se déroulait à Saint-Melaine. Avec de grands éclats de rire, ils échangeaient des propos sur le poids du cercueil, la qualité et le nombre de l'assistance : ces plaisanteries macabres nous enchantaient. Nous retournions en courant à la Faculté et répétions les paroles que nous venions d'entendre : « Celui d'aujourd'hui, mon vieux, tu parles... ce qu'il était lourd ! »

« Drôlement lourd ! A six, c'est à peine si on pouvait le porter... » « J'ai bien cru qu'il allait s'écraser sur les marches... »

J'évoque ces souvenirs avec plaisir. Je sais pourtant que je ne dois pas m'y complaire, au risque de me perdre dans des détails qui reviennent en foule. Ce ne sont pas des mémoires que j'ai entrepris d'écrire. Mon seul propos est de faire revivre Olivier du Trieux, tel que je l'ai connu. Je suis sans doute le seul à pouvoir le faire, car j'ai été son meilleur ami. Pendant quatre ans, nous n'avons pas eu de secrets l'un pour l'autre. Nous ne nous sommes pas quittés. Nous avons connu les mêmes tentations, partagé certaines convictions, certains espoirs. J'ai été parfois interrogé sur lui et n'ai jamais répondu que de façon incomplète ou évasive aux rares journalistes en quête d'informations : il me semble que je lui dois ce témoignage.

Je ne me fais pas d'illusions. Bien peu se souviennent d'Olivier du Trieux et ont lu les quelques écrits qu'il a laissés. Il n'a pas été le seul à s'être senti rejeté de la communauté nationale. Mais c'est pour cette raison que son destin me paraît exemplaire. Comment le juger, sans retracer son évolution à travers les années d'avant-guerre ? Nos destinées se sont nouées au lendemain des 6 et 9 février 1934, au moment de la guerre d'Espagne, de Munich, de la défaite de 1940, de la Libération. Il faut bien évoquer ces étapes de notre vie publique, si l'on veut comprendre notre génération. Certains affectent aujourd'hui d'être las de cette évocation du passé. Ils y voient un rappel inutile de nos divisions, un besoin morbide de gratter nos plaies. Qu'ils cessent alors de me lire. Les « problèmes d'actualité » m'intéressent peu. Et d'ailleurs ne renvoient-ils pas tous aux problèmes éternels de l'ordre et de la justice, qui règlent la vie des sociétés. C'est seulement l'histoire qui permet de les comprendre. C'était ce que pensait Olivier du Trieux. Si mon témoignage dérange, j'en ai pris mon parti. C'est donc d'abord pour moi que j'écrirai.

Après le dernier cours de la matinée, nous nous rendions par petits groupes jusqu'au centre de la ville, sur la grande place où s'élève l'hôtel de ville. Face à ce palais aux ailes en demi-

cercle, édifié par Gabriel, surmonté d'une coupole et d'un lanternon orné d'une fleur de lys dorée, les étudiants avaient coutume de stationner pendant quelques minutes. Au sortir des salles froides et sombres des amphithéâtres, il faisait bon se chauffer au soleil d'arrière-saison. On se retrouvait entre camarades des différentes facultés, des écoles de notariat et de dentisterie. Les étudiants en droit se distinguaient par leur mise soignée. Nous portions cravates et chapeaux et, dans nos mains gantées, tenions une serviette de cuir contenant cours et livres de droit. Quelques-uns poussaient l'audace jusqu'à brandir un parapluie, roulé dans sa gaine de soie. A dix-neuf, vingt ans, nous singions nos aînés déjà engagés dans des carrières juridiques, comme si nous avions cherché à nous vieillir, à nous donner l'allure de jeunes attachés au parquet, d'avocats ou de contrôleurs des hypothèques que nous ambitionnions de devenir un jour. Eperdus de respect envers nos maîtres, nous avions hâte de nous intégrer à cette société bourgeoise qui avait préparé des situations enviables à l'intention de ses fils. La révolte ne nous attirait pas. Les moins conformistes d'entre nous — Olivier du Trieux était du nombre — affichaient des idées politiques extrémistes, de droite ou de gauche, tenues pour dangereuses.

Poussés par la faim, nous nous dirigions vers un restaurant situé au bas de la place des Lices, à l'enseigne des « Trois Baudets ». Je pense qu'Olivier avait été séduit par ce nom et l'aspect rustique de cette auberge. Les jours de marché, il nous fallait contourner les éventaires des marchands de légumes et de fruits, d'œufs et de volailles, installés dans les halles ou à proximité, et les cris des paysans, le beuglement des veaux, le grognement des porcs, les odeurs fortes de crottin mêlées à celles des fleurs, qui frappaient nos sens au passage, étaient comme un rappel familial de nos enfances à demi campagnardes. On pouvait se croire transporté au temps des diligences (les carrioles à chevaux étaient nombreuses sur la place).

Le contraste entre le spectacle que donnaient les Lices, bordées de maisons à colombages datant du XV^e siècle, et l'aspect des places nobles de la ville, à l'ordonnance harmo-

nieuse et sévère, était comme un rappel du caractère agricole de la province. C'était une bouffée d'air des champs qui nous sautait au visage.

Nous retrouvions des camarades d'Olivier qui avaient été ses condisciples au collège ou venaient des villages proches de sa maison, au bord de la mer, à l'extrême pointe de la province. Je revois quelques-uns d'entre eux : Yves Bucheau qui était à l'école de notariat, que nous appelions Yfflic, André Lemarautier qui préparait une licence d'anglais... Assez souvent se joignait à nous un convive de douze ou quinze ans notre aîné, journaliste au *Patriote*, journal local dont le titre indiquait bien la tendance politique. Carnaveau avait une allure bohème ; son linge était d'une propreté douteuse, ses vestons couverts de taches, ses mains sales et il commençait à se déplumer. Il parlait en zézayant, s'embrouillait un peu dans ses phrases. Il prétendait descendre d'une très ancienne famille devenue « noblesse dormante » avant la Révolution et qui apparemment ne s'était pas réveillée. Nous l'appelions entre nous le « noble dormant » ou encore « étourdi », autre avatar de l'aristocratie de la province. En notre compagnie, Carnaveau devait se croire redevenu étudiant, promis à un avenir que sa situation présente de journaliste besogneux ne laissait pas pressentir. Nous l'aimions bien. Il nous apportait des nouvelles toutes fraîches de la vie politique. Les événements des 6 et 9 février, la fusillade de la place de la Concorde, l'Affaire Stavisky, étaient encore dans toutes les mémoires. Nous étions en classe de philosophie quand ils s'étaient produits, mais ils avaient franchi les murs du collège religieux où Olivier avait été interne pendant sept ans. Quant à moi qui avais fait mes études au lycée de la ville proche du gros bourg où vivait ma famille, j'avais pu les connaître par les journaux, par les conversations entre mon père et certains de ses amis. Mais, en dépit de son internat, je vis qu'Olivier les connaissait mieux que moi et les avait suivis avec passion.

Olivier du Trieux m'a souvent décrit cette vie d'un collègue religieux qui avait marqué profondément sa sensibilité : les messes quotidiennes à sept heures du matin ; les retraites pascales ; les confessions du samedi soir ; les chants liturgiques

qu'il connaissait par cœur et chantait parfois à tue-tête, quand nous avions un peu forcé sur le muscadet et l'armagnac... Je n'avais pas connu cet internat sévère. Mais nous étions pratiquants dans ma famille; mes sœurs avaient été élevées dans un couvent; nous allions à la messe chaque dimanche. Moi aussi, j'avais chanté des cantiques et, enfant, fait chaque jour ma prière du soir. L'éducation que j'avais reçue et celle d'Olivier du Trieux avaient donc eu de nombreux points communs, ce qui a contribué à nous rapprocher. Toutefois, j'enviais Olivier d'avoir été élevé dans un collège religieux, célèbre dans toute la province et qui passait pour être ouvert aux fils de familles d'un rang social élevé. Je l'enviais car il me semblait que ma sensibilité aurait été plus riche, c'est-à-dire plus proche de la sienne. Mon admiration pour lui était telle, si forte l'emprise que tout de suite il exerça sur moi, que j'aurais aimé m'identifier à lui.

MICHEL MOHRT

La guerre civile

C'est le portrait tout en nuances d'un personnage complexe, Olivier du Trieux, c'est aussi l'histoire d'un destin tragique que le narrateur de *La guerre civile* nous révèle. Il pense en effet que depuis toujours, et avec plus ou moins de violence selon les époques, les Français se déchirent dans une lutte toujours recommencée. Olivier du Trieux, trop rêveur, menant sa vie avec distraction, perdu par le goût du passé, les réminiscences historiques et littéraires, ne peut être qu'un vaincu. Et même s'il a choisi le mauvais camp, le narrateur, et le lecteur aussi sans doute, ne lui retireront jamais leur sympathie.

Et puis, en évoquant Olivier du Trieux, c'est toute une jeunesse qui revit avec ses amours : Hélène, si froide et distante, Béatrice, bourgeoise adultère. C'est la vie d'étudiant en province, avant la guerre. C'est une galerie d'originaux, du hobereau maurrassien au publiciste bohème et débraillé. C'est la Bretagne et le goût de la mer, de la voile. Même si Olivier aboutit au naufrage de ses illusions et de son amour, il a sans doute réussi une belle destinée romanesque.

nrf



9 782070 705122



86-II A 70512 ISBN 2-07-070512-9

88 FF tc

Extrait de la publication